[illegible] lots, on le savait. Parfois le bruit arrivait jusqu'à la ferme de quelque acte de sauvagerie, de quelque massacre, d'incendies ou de pillages dans les villages des riches plaines qui bordent la rivière.

Une expédition d'organisait, mais malgré la hâte, l'énergie, l'activité déployées on ne réussissait qu'à tuer ou faire prisonnière quelques retardataires immédiatement exécutés.

Les autres s'étaient évanouis, avaient disparu comme une fumée légère qu'emporte le vent, dans les mystérieuses retraites cachées par les forêts de Ha-Thuong.

La poste de Bo-Ha était à quelques lieues de la ferme.

Les autorités militaires, en apprenant l'établissement du colon dans cet parage, l'avaient prévenu du danger.

—Vous êtes bien en l'air! Vous risquez d'être pillé!....

Darnetal s'était tourné vers Marthe, calme, vers Robert dont les yeux brillaient à la seule espérance de quelque danger.

—Avez-vous peur? avait-il demandé.

La mère et le fils se contentèrent de sourire.

—Bien, avait dit l'officier. Mais soyez prudente et veillez, et à la première alerte, vite, un courrier au poste de Bo-Ha, soit par terre, soit par eau.....J'accourrai avec mes hommes.....

Darnetal n'avait pas négligé le conseil du lieutenant de Trélon-Fontaines. Il avait été prudent et avisé. La ferme des Banians était entourée d'une espèce enceinte de haies énormes de bambous renforcée à l'intérieur d'un mur en terre, obstacle très sérieux. Entre deux enceintes, l'eau du Song-Thuong drainée par de petits canaux formait des fossés profonds qu'il fallait franchir, les ponts détruits, pour arriver à l'enceinte principale, la dernière. Les portes des enceintes étaient barricadées avec soin et chacune était précédée d'un couloir coudé, long de quelques mètres, sur lequel s'ouvraient des meurtrières.

Darnetal et Robert avaient organisé militairement le service intérieur de la ferme.

La nuit des gardes veillaient, un winchester à la main.

Pendant cette première année, du reste, aucune alerte. Les pirates, battus à peu près dans toutes leurs rencontres par les troupes françaises et les tirailleurs indigènes, semblaient donner un un peu de répit à la province tant de fois ravagée.

Le poste de Bo-Ha s'ennuyait.

Ce jour-là, vers trois heures, au moment où, leur repas fini, Darnetal et Robert allaient sortir pour donner quelques ordres à des bûcherons qui, sur les bords mêmes de la rivière, abattaient des manguiers énormes sur les branches desquels bien des siècles de soleil et de pluie avaient passé, un indigène entra, écartant la draperie et, se tenant debout attendit respectueusement qu'on lui adressât la parole. Il avait incliné la tête à plusieurs reprises, en joignant les mains et en les rapprochant de sa poitrine en manière de salut.

Il était petit, mais semblait quand même robuste. Sa face bronzée et luisante était élargie encore par les pommettes saillantes; il était coiffé en chignon comme une femme; un mouchoir de couleur couvrait la tête et le chignon et venait se nouer sur le front. Pour tout costume, un pantalon très large, retenu par un foulard de couleur à la ceinture. Les pieds nus, le torse nu.

Ses yeux, petits, noirs, brillaient comme des diamants.

—Eh bien, A-Kim, demanda Darnetal, qu'est-ce donc?

A-Kim était une sorte de sous-directeur de la ferme des Banians, et comme il parlait français, il servait d'interprète à Darnetal. C'était un garçon courageux et adroit, passionné de chasse et d'aventures et qui s'était pris pour Robert d'une affection très grande.

Ce fut A-Kim qui fit faire au jeune homme ses premières armes dans les fourrés voisins, contre les paons, les faisans, les daims et les cerfs; et peu à peu, diurnement le cercle autour de la ferme, Robert avait fait de rares parties de chasse, qui parfois duraît plusieurs jours, de véritables expéditions en pays perdu.

Robert aurait pu se passer d'A-Kim, maintenant, car il avait appris à connaître la région aussi bien que l'indigène, mais outre que Marthe n'eût jamais consenti à laisser son fils partir seul,—déjà épouvantée à chacun de ces départs,—Robert lui-même était reconnaissant à l'indigène du dévouement qu'il lui montrait.

—Des nouvelles très graves, maître...

—Parle.

—Je suis en route, sur votre ordre, depuis huit jours, pour recruter des travailleurs dans les villages de la rive du Song-Thoung.... J'ai dû revenir sans avoir rempli ma mission, maître.

—Et pourquoi?

—Les pirates.... sous la conduite du fameux chef Dé-Than, ont reparu; ils sont sortis des forêts mystérieuses de Ha-Thoong où personne ne sait quelle est leur retraite.... ils se sont répandus dans les villages.... ils ont massacré les enfants, les femmes, tous ceux qui n'avaient pu fuir.... et chargés de butin ils sont retournés dans les forêts....

—Ils n'ont pas osé pousser jusqu'ici...

—La première fois.... mais détrompez-vous, maître, ils y viendront.

—Qu'est-ce qui te le fait croire?....

—Leur butin mis en sûreté, ils sont ressortis et j'ai traversé ce matin un village qui brûlait, où j'ai marché parmi des cadavres.....

—Et ce village?....

—Il n'est pas loin d'ici, maître, c'est Lang-Sal....

Darnetal tressaillit.

Lan-Sal était à six lieues à peine de la ferme des Banians.

Si les pirates l'avaient voulu, et s'ils avaient fait diligence, ils auraient pu, dans la matinée même, attaquer les colons.

—As-tu des renseignements sur la route qu'ils ont prise?

—Aucune, maître. Les gens de Dé-Than inspirent partout une si grande terreur que les villages deviennent forcément leurs complices, une indiscrétion serait vite connue et les ferait sûrement massacrer. La mort est peu de chose, maître, mais les soldats de Dé Than sont renommés pour leur cruauté et pour leur invention des supplices les plus barbares.... Personne ne les trahit.....

Darnetal réfléchit, puis:

—Marthe, la situation devient grave. Il se peut que les rebelles ne viennent pas jusqu'ici, oh ils savent que nous les recevrons bien, et oh, du reste, dès secours nous arriveraient vite, mais ces bandes sont hardies.... Il se peut également qu'elles tentent une attaque contre la ferme.... Vous serez en sûreté au fort de Bo-Ha....

—Non, dit-elle simplement, je partagerai vos dangers....

—Quant à Robert, fit Darnetal, je le connais.....

—Oh!.... moi, dit le jeune homme en souriant.

Et son regard alla caresser dans un coin un fusil Winchester à neuf coups, d'une admirable précision, cadeau de Darnetal, lorsqu'ils étaient arrivés à la ferme des Banians.

—Bien, fit l'ancien soldat. Notre garnison se compose de douze hommes sachant manier d'excellentes armes.... A vrai dire, je ne pense pas que les pirates se présenteront devant nos palissades.. Dans tous les cas, nous sommes en mesure de résister.... Cependant, s'ils sont en force.....

Et, à l'indigène qui, sur le seuil, prêt de la draperie, ne bougeait pas:

—Combien sont-ils?

—Quatre ou cinq cents....

—Diable.... alors, ils viendront.....

Nous pouvons nous attendre à être attaqué.....cette après-midi ou cette nuit.....Es-tu fatigué, A-Kim?

—Non, maître!

—Va donc au poste de Bo Ha et préviens le lieutenant. Tu lui diras ce que tu sais..... Sois prudent, comme toujours. Il n'y a pas que des hommes aux Banians....Il y a la maîtresse que tu aimes....et qui, elle, ne peut se défendre... Songes-y....

—Je ne l'oublierai pas, maître.

L'indigène joignit les mains, les appuya sur son cœur et inclina la tête à plusieurs reprises.

Puis, laissant retomber la draperie, il s'éloigna. Les pieds nus sur le sol ne faisaient pas le moindre bruit.

Darnetal ne perdit pas une minute.

Il fit prévenir les habitants du village de Lang-Cau, voisin de la ferme, qu'ils pourraient venir trouver protection derrière les palissades des Banians, en qu'ils pourraient envoyer à la ferme les femmes et les enfants, s'ils avaient l'intention d'interdire aux bandes des rebelles l'entrée de leurs cases.

En même temps, il envoyait dans tous les environs des reconnaissances, composées d'indigènes, sous la conduite des survivants armés de la ferme, afin de fouiller la campagne voisine et jusqu'aux broussailles presque impénétrables des alentours de Lang Sal, le village incendié le matin même.

Les reconnaissances revinrent dans la soirée sans rapporter des renseignements, mais elles ramenaient des habitants de Lang Sal, rencontrés errants par les bois, morts de frayeur; ceux qui avaient échappé au massacre; quelques femmes aussi, et quelques enfants.

Partout, avec abordé du village, des cadavres sérieusement mutilés.

L'après midi se passa sans incident.

La nuit tombe.

Darnetal avait calculé que A-Kim ne pouvait arriver au poste de Bo Ha, quelque diligence qu'il fît, avant neuf heures du soir. Il comptait recevoir l'avant du lieutenant de Trélon-Fontaines. Cinq minutes après l'arrivée d'A-Kim, un détachement partirait.

[illegible] disparut, laissant place

[illegible] inhérent, les fractionnaires disséminés dans les alentours firent prévenir Darnetal que le village de Lang-Cau envoyait ses enfants et ses femmes sous la protection des fusils de la ferme.

Ils enverraient et se couchèrent sur le sol, au pied des palissades.

Aux fuyards de Lang-Sal, Marthe avait fait donner des vivres. Elle les avait réconfortés par de bonnes paroles.

Chacun, à la ferme, avait l'oreille aux écoutes, scrutant les ténèbres brûlés du soir, les cris lointains des paons et les coups de clairon des faisans qui se branchaient, le roulement de la rivière rapide, et parfois, plus loin encore, dans les broussailles de la rive, le rauque ragissement d'un tigre rôdant, affamé, à proximité des habitations.

Robert et Darnetal veillaient, se prodiguant, étaient partout à la fois encourageant leurs hommes.

Du reste, ils avaient confiance en eux ci; presque tous étaient d'ancienne tirailleurs qui, depuis la conquête du Tonkin par nos soldats, avaient bataillé bien des fois contre les rebelles.

Darnetal, depuis un an, les avait disciplinés et il avait eu le temps de les familiariser avec le maniement de leurs fusils.

Vers neuf heures, les nuages se dissipèrent: le ciel fut d'un bleu admirable; les étoiles apparurent; la lune brilla.

Dans le voisinage des Banians, le silence était complet, absolu.

Darnetal et Robert se trouvaient dans le bois défriché, à environ un kilomètre de la ferme, épiant les alentours.

Une surprise immédiate était impossible, tous les abords des Banians étant dégarnis et les pirates étant obligés, pour attaquer la maison de se montrer à découvert.

Une fusillade, malgré les armes perfectionnées dont ils se servent, presque toutes des fusil à répétion, était également peu redoutable; la petite garnison des Banians, à l'abri derrière la première ligne des palissades, n'aurait pas à en souffrir.

La nuit était claire. Cachée derrière le tronc d'un énorme manguier, Robert et Darnetal, le fusil armé à la main et le doigt sur la détente, écoutaient jusqu'au moindre souffle qui, par le grand calme, faisait frissonner les feuilles.

Leur attention se portait surtout vers les rives du Song-Thuong; ils devinaient que l'attaque pourrait venir de ce côté, les rebelles voulant sans doute piller le village.

Une demi-heure se passa encore.

—Le détachement de Bo-Ha doit être en marche pour nous soutenir, murmura Darnetal.... Mais je crois bien que c'est une fausse alerte et que nous ne verrons pas encore aujourd'hui les bandes de Dé-Than.....

Robert dit, à voix basse également, car la nuit, par ces temps d'accalmie profonde, la voix porte au loin;

—S'il se sentait, auprès de moi, ma bonne et chère mère courant un danger, je le regretterais presque——

—Tu as du sang de soldat dans les veines.....

—Tout à coup il se tut.....

Robert posant son fusil la crosse sur le sol, le canon appuyé contre le tronc du banian, venait de se coucher et l'oreille contre terre, il écoutait.

—Tu entends quelque chose?

—Oui.

—Qu'est-ce.

—Le bruit que fait en marchant une troupe nombreuse.....

—Dans quelle direction?

—Vers le Nord.... Ce sont eux....

—C'est probable.... Ils sont encore loin?

—Ils sont en ce moment, autant qu'il me semble, à hauteur de Lang Cau. S'ils attaquent le village, nous allons entendre leur fusillade et leurs hurlements.... S'ils ne l'attaquent pas....

Il n'acheva pas.... Darnetal venait de lui appuyer la main sur l'épaule.

—Relève-toi. Prends ton fusil et viens.....

—Mais.....

—Regarde.....

Robert, debout, le fusil à la main, regarda.

Et aussi loin que la lune permettait de voir, à l'extrême horizon où son regard portait, Robert vit une masse noire qui se mouvait lentement. Elle paraissait se mouvoir, mais comme feraient des broussailles agitées par un vent violent. Or, là où tous deux regardaient, il n'y avait pas de broussailles et il ne faisait pas de vent.

—Les voilà!

—Rentrons!

Il est peut être bon de leur montrer que nous sommes sur nos gardes. Cela les surprendra, ralentira leur marche, les obligera de se concerter avant de nous attaquer et prendra du temps.

—Oui, le temps qu'ils perdront est précieux pour nous, puisque le poste de Bo-Ha est en route....

Darnetal consulta sa montre.

—A marche forcée et sans bagages, le détachement ne peut être ici avant minuit.... Et encore!.... Va donc, Robert, et vise bien!....

Le jeune homme calcula la distance, releva un hausse....

—Dame, je ne garantis pas le coup, dit-il.

Il se mit à genoux, épaula, visa soigneusement et fit feu. Puis il se rejeta derrière le tronc de banian. Des hurlements lointains lui répondirent. Il y eut un éclair à l'horizon, aussitôt suivi du crépitement de la fusillade, et les balles sifflèrent autour d'eux, trouant le tronc d'un balan au-dessus de leurs têtes et dans les branches

—Ils tirent trop haut.....dit Robert.

Il allait ripeater. Darnetal l'arrêta.

—C'est inutile. Réserve tes balles. Vlan.....et défile-toi dans les fossés.

En rampant, ils arrivèrent à la ferme, ayant soin de relever de leur poste tous les factionnaires répandus autour de la maison.

Quelques minutes après, ils étaient derrière la première palissade.

Marthe, déjà, était dans une angoisse mortelle. Elle savait son fils et Darnetal en reconnaissance. Elle avait entendu des coups de feu, des cris.

Robert ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Il y eut assurément de l'indécision parmi les bandits, car ils restèrent sur place et même, au bout de quelques secondes, au lieu d'avancer, gagnèrent un repli de terrain où ils disparurent.

Seules, des vedettes, surveillant la ferme, indiquaient qu'ils ne s'étaient pas éloignés et qu'ils se consultaient.

Darnetal fit l'appel de ses hommes. Tous étaient à leur poste et faisaient bonne contenance.

A-Kim manquait. Nous savons pourquoi.

Une demi-heure se passa encore.

Vers dix heures et demie, une fusillade partit des rives du Song-Thuong et quelques pallottes isolées, en dehors, incendiées par les pirates, flambèrent comme de gigantesques torches.

Du village on riposte; mais les gens étaient mal armés. Il ne s'y trouvait que des armes blanches ou des fusils à pierre.

Cependant ils se défendaient courageusement.

Il fut bientôt évident pour Darnetal que la bande des rebelles s'était divisée en deux; la moitié attaquait Lang-Can et l'autre moitié avait les Banians pour objectif.

Les bandits préparèrent leur attaque par une vive fusillade qui dura une demi-heure.

Lorsque, de nouveau, ils s'élancèrent à l'assaut de la première palissade.

Jusque-là, de leur côté, les coups de fusils étaient partis de la ferme. Les pirates étaient trop loin et par cette nuit le tir était incertain, malgré la clarté sereine de la lune inondant la campagne.

Lorsque la bande ne fut plus qu'à cent mètres, bondissante et hurlante, douze fusils à répétition, maniés par des mains qui rarement manquaient leurs coups, crachèrent la mort parmi les assiégeants.

Ce fut un feu roulant, méthodique, savamment exécuté par des gens qui ne semblaient pas leurs nerfs et possédaient tout leur sang-froid. Aucune balle n'était inutile

Cependant, les bandits avançaient toujours, laissant derrière eux les morts et les blessés; ils avaient écarté leurs rangs pour donner moins de prise à la fusillade et, reconnaissant, peut-être, que leur tir était inefficace contre les gens de la ferme trop bien défilés, ils avaient mis baïonnette au canon et s'avançaient pour prendre d'assaut la palissade.

Les cris des bandits se mêlaient à ceux des chefs qui transmettaient leurs ordres dans un porte-voix, aux beuglements des troupes de guerre, aux hurlements des blessés.

C'était un affreuxvacarme.

Dans le fond, vers la rivière, on entendait toujours des coups de fusil: le village se défendait encore; les bandits n'en étaient pas maîtres; tant que Lang-Cau tiendrait, les Banians pourraient espérer qu'ils repousseraient les assaillants, mais le village pris, la moitié de la bande se réunissait au corps d'attaque contre la ferme et la situation devenait grave.

A tout ce vacarme des pirates, pas un cri ne répondait du côté des Banians.

Seule, les fusils partaient, appuyés contre les palissades.

Depuis le commencement de l'action, deux hommes seulement avaient été blessés, légèrement.

Ils n'avaient pas voulu abandonner leur poste.

Ils étaient allés se faire panser par Marthe et ils étaient revenus.

Robert et Darnetal se montraient partout, encouragés, témoignant devant leurs hommes d'une sérénité parfaite.

A ce moment, on entendit, du côté de Song-Thuong, des clameurs stridentes; la fusillade avait cessé presque complètement.

[illegible] sur le versant du [illegible] d'où partait contre le palissade.

Lang Can était en flammes.

—Ils ont pris le village, fit Robert.

—Oui, et ils vont nous donner de ses nouvelles.

Il regarda sa montre.

—Onze heures.

Darnetal ne se trompait pas. Ce fut presque aussitôt une partie des rebelles faire irruption de la vallée sur le plateau et se jeter à la bande hurlante qui s'approchait de la ferme.

Les autres étaient restés à piller Lang-Can.

Robert et Darnetal, aux agrets, ne perdaient pas un des mouvements des bandits. Ils les virent tout à coup se diviser en deux colonnes. L'une de ces colonnes tourna la ferme pendant que l'autre continuait, de loin cette fois, à tiraillier contre les palissades.

Les gens de la ferme, ménageant leurs munitions, ne répondaient plus. Ils se reposaient.

—Ils vont nous prendre à revers et nous attaquer de deux côtés à la fois, dit Darnetal.

—Oui, pour nous obliger à diviser nos forces.

—Toi, Robert, reste ici et défends la porte de la palissade, pendant que moi je renouvellerai l'attaque de l'autre côté.

Il emmena cinq hommes avec lui.

Robert en avait autant à sa disposition.

Ce qu'avaient voulu les bandits, c'était surtout diviser les forces des assiégés en les attirant derrière la ferme.

Dès que le mouvement fut achevé, ils s'avancèrent contre l'entrée des palissades, en même temps que l'autre bande attaquait ou plutôt simulait une attaque entre les Banians et la rivière.

Tout à coup Robert vit un groupe de bandits s'approcher de la palissade avec une échelle inouïe. Ceux-là ne tiraient pas, mais sur leurs épaules ils portaient un tronc d'arbre dont ils allaient se servir contre la porte.

Il écrit évident que celle-ci ne résisterait pas à deux coups de ce bélier, qu'elle s'effondrerait et livrerait passage aux pirates.

Le fan des cinq hommes se concentra sur les porteurs.

Trois tombèrent. Les autres s'avançaient toujours.

Deux autres tombèrent encore. La masse noire oscilla un instant. Mais on entendit un rauque son de trompe et par derrière sur le reste de la bande, deux coups bandits prêt à l'assaut.

Et même temps, un chef s'adressant aux assiégés criait dans un porte-voix:

—Gens de notre race, pourquoi tirez-vous sur nous?.... Ce n'est pas à vous que nous en voulons.... Cessez de tirer.... Ne sommes-nous pas vos frères? Coupez la tête aux deux Français qui vous commandent et par chaque tête que vous nous apportera Dé-Than vous comptera cent piastres!.... (1).

L'homme au porte-voix n'était un peu détaché des groupes pour mieux se faire entendre.

Robert vise et tire. Le porte-voix se tait.

Trois hommes roulèrent encore parmi les porteurs du bélier. Mais ils étaient aussitôt remplacés.

Ils atteignaient la porte de la palissade.

Robert comprit que le moment était venu d'abandonner celle-ci.

Il appela Darnetal. La petite garnison passa derrière la seconde ligne des retranchements, celle-ci défendue, en surplus, par un fossé profond alimenté, nous l'avons dit, par les eaux du Song-Thuong.

On entendit un coup profond et sourd contre la porte.

Darnetal faisait l'appel de ses hommes.

Trois étaient blessés, un grièvement.

—Coupe le pont, Robert!....

En quelques minutes le pont fut abattu. Et les hommes à leurs postes derrière les embrasures attendirent le doigt sur la détente.

Un second coup, contre la porte, avec un effroyable craquement. La brèche était béante et des cris sauvages retentirent. Par la brèche une masse noire se jeta, les fusils en l'air, les étendards déployés, mais soudain aux cris de joie et de triomphe succédèrent des hurlements de rage, pendant que sur cette masse partait, des créneaux, une fusillade qui faisait jâli à dedans une véritable boucherie.

Les rebelles venaient de rencontrer le fossé!....

Il y eut un flottement, d'abord, un temps d'arrêt, puis une reculade parmi les premiers arrivés, exposés au feu terrible des créneaux. Mais ceux de l'arrière ne comprenaient pas et poussaient aveuglément les plus avancés, voulant, s'ils étaient des derniers à l'attaque, être des premiers à la curée.

Alors, il y eut une mêlée confuse, inouïe, dans laquelle chaque balle des winchester, dont les canons brûlaient, tuait son homme.

Plus de vingt bandits furent précipités dans le fossé.

Quelques uns périrent, noyés; d'autres, nageant comme des poissons, plongèrent, échappèrent aux balles, et allèrent se raser sous la palissade même d'où partait la fusillade, se défilèrent, à l'abri des coups de feu.

Ce fut de ceux-là que vint, tout à coup, le danger le plus terrible.

Darnetal regarda sa montre:

—Minuit:

Il était impossible que le détachement de Bo-Ha tardât maintenant.

Dans les rares accalmies de cette lutte meurtrière, Robert s'en allait embrasser Marthe, tremblante.

Il la pressait contre son cœur.

—N'ai pas peur, mère chérie. Nous te défendrons bien, et ils n'arriveront jamais jusqu'ici!....

—Oh! je n'ai pas peur pour moi, mon enfant....c'est pour toi que je tremble et pour notre ami....

Robert la quittait pour retourner à son poste.

Au moment où il arriva, la situation venait de changer brusquement; des têtes nues apparaissaient au dessus de la seconde palissade; des bandits sautaient sur le talus, à l'intérieur; ils n'étaient que deux ou trois, ils furent tués à coups de crosse; mais à ces premiers en succédèrent d'autres, puis d'autres encore.

Voici ce qui s'était passé:

Les bandits tombés à l'eau s'étaient accrochés dans le fossé au pied même de la palissade, s'étaient fait la courte échelle et avaient ainsi comme des saltimbanques, grimpé jusqu'au faîte.

Les premiers y laissèrent la vie.

Mais la manœuvre avait été vue. Cinquante balles avaient plongèrent dans le fossé et grimpèrent ainsi. Les balles pleuvaient dans la bande et y faisaient un carnage affreux. Des cadavres se tordaient dans l'eau rouge de sang. Mais ils grimpaient, quand même, tombant les uns sur les autres, grimpant toujours comme des loups affamés.

Les défenseurs indigènes n'employaient même plus le fusil. Ils s'étaient armés de leur coupe-coupe et chaque tête à chignon qui émergeait, horrible et inépuisable apparition, était tranchée d'un coup par la large et lourde lame.

De temps en temps Darnetal criait!

—Tiens ferme, Robert!

Et Robert, calme, presque le sourire aux lèvres, admirable, Robert, du même ton, répondait:

—Tiens ferme, ami!....

Il ne restait plus que sept défenseurs en tout. Sur les sept, deux étaient blessés mais se battaient toujours. Les autres étaient morts.

La situation devenait grave, critique même.

Les braves gens étaient harassés de fatigue; la sueur ruisselait le long des tempes aux et on entendait le halètement de ces poitrines bronzées. Robert, seul, paraissait là comme un jeune dieu. Dans ses muscles puissants aucune lassitude.

Seulement, son fusil encrassé venait de lui refuser tout service.

Il s'en était servi comme d'une massue, en avait brisé la crosse.

Et, en effet, de tous les côtés, les pirates grimpaient, s'enhardissant. Et de la plaine les porte-voix envoyaient leurs ordres, grondant ainsi d'une manière fantastique, d'un son n'ayant plus rien d'humain, et les trompes hurlaient lamentablement, comme les feries de ce carnage.

Cinq minutes suffirent.

La palissade fut abandonnée; le fossé fut franchi; le pont fut coupé; les morts avaient été enlevés, pour leur épargner des mutilations.

Et derrière les créneaux du dernier et léger rempart, la fusillade repart, terrible, ragueuse, incessante.

Marthe, dans un coin, vit que tout était perdu.

Elle se mit en prières.

Il était évident que les rebelles allaient renouveler le premier stratagème qui avait si bien réussi.

Et, en effet, ils ne perdaient pas du temps.

Du remblai qui soutenait la seconde palissade ils sortaient dans le fossé. Beaucoup,—la plupart même,—avaient laissé leurs fusils pour ne se servir que de l'arme blanche, plus commode dans un assaut, dans un corps à corps.

Et les défenseurs, eux aussi, d'étaient comparés de tout ce qui leur était tombé sous la main.

On se battait de si près que les fusils, même avec la baïonnette, devenaient inutiles.

(1) Historique.

[illegible] Nouvelle-Orléans.

—Ils ont pris le village, fit Robert.

—Oui, et ils vont nous donner de ses nouvelles.

Il regarda sa montre.

—Onze heures.

Darnetal ne se trompait pas. Ce fut presque aussitôt une partie des rebelles faire irruption de la vallée sur le plateau et se jeter à la bande hurlante qui s'approchait de la ferme.

Les autres étaient restés à piller Lang-Can.

Robert et Darnetal, aux agrets, ne perdaient pas un des mouvements des bandits. Ils les virent tout à coup se diviser en deux colonnes. L'une de ces colonnes tourna la ferme pendant que l'autre continuait, de loin cette fois, à tiraillier contre les palissades.

Les gens de la ferme, ménageant leurs munitions, ne répondaient plus. Ils se reposaient.

—Ils vont nous prendre à revers et nous attaquer de deux côtés à la fois, dit Darnetal.

—Oui, pour nous obliger à diviser nos forces.

—Toi, Robert, reste ici et défends la porte de la palissade, pendant que moi je renouvellerai l'attaque de l'autre côté.

Il emmena cinq hommes avec lui.

Robert en avait autant à sa disposition.

Ce qu'avaient voulu les bandits, c'était surtout diviser les forces des assiégés en les attirant derrière la ferme.

Dès que le mouvement fut achevé, ils s'avancèrent contre l'entrée des palissades, en même temps que l'autre bande attaquait ou plutôt simulait une attaque entre les Banians et la rivière.

Tout à coup Robert vit un groupe de bandits s'approcher de la palissade avec une échelle inouïe. Ceux-là ne tiraient pas, mais sur leurs épaules ils portaient un tronc d'arbre dont ils allaient se servir contre la porte.

Il écrit évident que celle-ci ne résisterait pas à deux coups de ce bélier, qu'elle s'effondrerait et livrerait passage aux pirates.

Le fan des cinq hommes se concentra sur les porteurs.

Trois tombèrent. Les autres s'avançaient toujours.

Deux autres tombèrent encore. La masse noire oscilla un instant. Mais on entendit un rauque son de trompe et par derrière sur le reste de la bande, deux coups bandits prêt à l'assaut.

Et même temps, un chef s'adressant aux assiégés criait dans un porte-voix:

—Gens de notre race, pourquoi tirez-vous sur nous?.... Ce n'est pas à vous que nous en voulons.... Cessez de tirer.... Ne sommes-nous pas vos frères? Coupez la tête aux deux Français qui vous commandent et par chaque tête que vous nous apportera Dé-Than vous comptera cent piastres!.... (1).

L'homme au porte-voix n'était un peu détaché des groupes pour mieux se faire entendre.

Robert vise et tire. Le porte-voix se tait.

Trois hommes roulèrent encore parmi les porteurs du bélier. Mais ils étaient aussitôt remplacés.

Ils atteignaient la porte de la palissade.

Robert comprit que le moment était venu d'abandonner celle-ci.

Il appela Darnetal. La petite garnison passa derrière la seconde ligne des retranchements, celle-ci défendue, en surplus, par un fossé profond alimenté, nous l'avons dit, par les eaux du Song-Thuong.

On entendit un coup profond et sourd contre la porte.

Darnetal faisait l'appel de ses hommes.

Trois étaient blessés, un grièvement.

—Coupe le pont, Robert!....

En quelques minutes le pont fut abattu. Et les hommes à leurs postes derrière les embrasures attendirent le doigt sur la détente.

Un second coup, contre la porte, avec un effroyable craquement. La brèche était béante et des cris sauvages retentirent. Par la brèche une masse noire se jeta, les fusils en l'air, les étendards déployés, mais soudain aux cris de joie et de triomphe succédèrent des hurlements de rage, pendant que sur cette masse partait, des créneaux, une fusillade qui faisait jâli à dedans une véritable boucherie.

Les rebelles venaient de rencontrer le fossé!....

Il y eut un flottement, d'abord, un temps d'arrêt, puis une reculade parmi les premiers arrivés, exposés au feu terrible des créneaux. Mais ceux de l'arrière ne comprenaient pas et poussaient aveuglément les plus avancés, voulant, s'ils étaient des derniers à l'attaque, être des premiers à la curée.

Alors, il y eut une mêlée confuse, inouïe, dans laquelle chaque balle des winchester, dont les canons brûlaient, tuait son homme.

Plus de vingt bandits furent précipités dans le fossé.

Quelques uns périrent, noyés; d'autres, nageant comme des poissons, plongèrent, échappèrent aux balles, et allèrent se raser sous la palissade même d'où partait la fusillade, se défilèrent, à l'abri des coups de feu.

Ce fut de ceux-là que vint, tout à coup, le danger le plus terrible.

Darnetal regarda sa montre:

—Minuit:

Il était impossible que le détachement de Bo-Ha tardât maintenant.

Dans les rares accalmies de cette lutte meurtrière, Robert s'en allait embrasser Marthe, tremblante.

Il la pressait contre son cœur.

—N'ai pas peur, mère chérie. Nous te défendrons bien, et ils n'arriveront jamais jusqu'ici!....

—Oh! je n'ai pas peur pour moi, mon enfant....c'est pour toi que je tremble et pour notre ami....

Robert la quittait pour retourner à son poste.

Au moment où il arriva, la situation venait de changer brusquement; des têtes nues apparaissaient au dessus de la seconde palissade; des bandits sautaient sur le talus, à l'intérieur; ils n'étaient que deux ou trois, ils furent tués à coups de crosse; mais à ces premiers en succédèrent d'autres, puis d'autres encore.

Voici ce qui s'était passé:

Les bandits tombés à l'eau s'étaient accrochés dans le fossé au pied même de la palissade, s'étaient fait la courte échelle et avaient ainsi comme des saltimbanques, grimpé jusqu'au faîte.

Les premiers y laissèrent la vie.

Mais la manœuvre avait été vue. Cinquante balles avaient plongèrent dans le fossé et grimpèrent ainsi. Les balles pleuvaient dans la bande et y faisaient un carnage affreux. Des cadavres se tordaient dans l'eau rouge de sang. Mais ils grimpaient, quand même, tombant les uns sur les autres, grimpant toujours comme des loups affamés.

Les défenseurs indigènes n'employaient même plus le fusil. Ils s'étaient armés de leur coupe-coupe et chaque tête à chignon qui émergeait, horrible et inépuisable apparition, était tranchée d'un coup par la large et lourde lame.

De temps en temps Darnetal criait!

—Tiens ferme, Robert!

Et Robert, calme, presque le sourire aux lèvres, admirable, Robert, du même ton, répondait:

—Tiens ferme, ami!....

Il ne restait plus que sept défenseurs en tout. Sur les sept, deux étaient blessés mais se battaient toujours. Les autres étaient morts.

La situation devenait grave, critique même.

Les braves gens étaient harassés de fatigue; la sueur ruisselait le long des tempes aux et on entendait le halètement de ces poitrines bronzées. Robert, seul, paraissait là comme un jeune dieu. Dans ses muscles puissants aucune lassitude.

Seulement, son fusil encrassé venait de lui refuser tout service.

Il s'en était servi comme d'une massue, en avait brisé la crosse.

Et, en effet, de tous les côtés, les pirates grimpaient, s'enhardissant. Et de la plaine les porte-voix envoyaient leurs ordres, grondant ainsi d'une manière fantastique, d'un son n'ayant plus rien d'humain, et les trompes hurlaient lamentablement, comme les feries de ce carnage.

Cinq minutes suffirent.

La palissade fut abandonnée; le fossé fut franchi; le pont fut coupé; les morts avaient été enlevés, pour leur épargner des mutilations.

Et derrière les créneaux du dernier et léger rempart, la fusillade repart, terrible, ragueuse, incessante.

Marthe, dans un coin, vit que tout était perdu.

Elle se mit en prières.

Il était évident que les rebelles allaient renouveler le premier stratagème qui avait si bien réussi.

Et, en effet, ils ne perdaient pas du temps.

Du remblai qui soutenait la seconde palissade ils sortaient dans le fossé. Beaucoup,—la plupart même,—avaient laissé leurs fusils pour ne se servir que de l'arme blanche, plus commode dans un assaut, dans un corps à corps.

Et les défenseurs, eux aussi, d'étaient comparés de tout ce qui leur était tombé sous la main.

On se battait de si près que les fusils, même avec la baïonnette, devenaient inutiles.

[illegible]

—Ils ont pris le village, fit Robert.

—Oui, et ils vont nous donner de ses nouvelles.

Il regarda sa montre.

—Onze heures.

Darnetal ne se trompait pas. Ce fut presque aussitôt une partie des rebelles faire irruption de la vallée sur le plateau et se jeter à la bande hurlante qui s'approchait de la ferme.

Les autres étaient restés à piller Lang-Can.

Robert et Darnetal, aux agrets, ne perdaient pas un des mouvements des bandits. Ils les virent tout à coup se diviser en deux colonnes. L'une de ces colonnes tourna la ferme pendant que l'autre continuait, de loin cette fois, à tiraillier contre les palissades.

Les gens de la ferme, ménageant leurs munitions, ne répondaient plus. Ils se reposaient.

—Ils vont nous prendre à revers et nous attaquer de deux côtés à la fois, dit Darnetal.

—Oui, pour nous obliger à diviser nos forces.

—Toi, Robert, reste ici et défends la porte de la palissade, pendant que moi je renouvellerai l'attaque de l'autre côté.

Il emmena cinq hommes avec lui.

Robert en avait autant à sa disposition.

Ce qu'avaient voulu les bandits, c'était surtout diviser les forces des assiégés en les attirant derrière la ferme.

Dès que le mouvement fut achevé, ils s'avancèrent contre l'entrée des palissades, en même temps que l'autre bande attaquait ou plutôt simulait une attaque entre les Banians et la rivière.

Tout à coup Robert vit un groupe de bandits s'approcher de la palissade avec une échelle inouïe. Ceux-là ne tiraient pas, mais sur leurs épaules ils portaient un tronc d'arbre dont ils allaient se servir contre la porte.

Il écrit évident que celle-ci ne résisterait pas à deux coups de ce bélier, qu'elle s'effondrerait et livrerait passage aux pirates.

Le fan des cinq hommes se concentra sur les porteurs.

Trois tombèrent. Les autres s'avançaient toujours.

Deux autres tombèrent encore. La masse noire oscilla un instant. Mais on entendit un rauque son de trompe et par derrière sur le reste de la bande, deux coups bandits prêt à l'assaut.

Et même temps, un chef s'adressant aux assiégés criait dans un porte-voix:

—Gens de notre race, pourquoi tirez-vous sur nous?.... Ce n'est pas à vous que nous en voulons.... Cessez de tirer.... Ne sommes-nous pas vos frères? Coupez la tête aux deux Français qui vous commandent et par chaque tête que vous nous apportera Dé-Than vous comptera cent piastres!.... (1).

L'homme au porte-voix n'était un peu détaché des groupes pour mieux se faire entendre.

Robert vise et tire. Le porte-voix se tait.

Trois hommes roulèrent encore parmi les porteurs du bélier. Mais ils étaient aussitôt remplacés.

Ils atteignaient la porte de la palissade.

Robert comprit que le moment était venu d'abandonner celle-ci.

Il appela Darnetal. La petite garnison passa derrière la seconde ligne des retranchements, celle-ci défendue, en surplus, par un fossé profond alimenté, nous l'avons dit, par les eaux du Song-Thuong.

On entendit un coup profond et sourd contre la porte.

Darnetal faisait l'appel de ses hommes.

Trois étaient blessés, un grièvement.

—Coupe le pont, Robert!....

En quelques minutes le pont fut abattu. Et les hommes à leurs postes derrière les embrasures attendirent le doigt sur la détente.

Un second coup, contre la porte, avec un effroyable craquement. La brèche était béante et des cris sauvages retentirent. Par la brèche une masse noire se jeta, les fusils en l'air, les étendards déployés, mais soudain aux cris de joie et de triomphe succédèrent des hurlements de rage, pendant que sur cette masse partait, des créneaux, une fusillade qui faisait jâli à dedans une véritable boucherie.

Les rebelles venaient de rencontrer le fossé!....

Il y eut un flottement, d'abord, un temps d'arrêt, puis une reculade parmi les premiers arrivés, exposés au feu terrible des créneaux. Mais ceux de l'arrière ne comprenaient pas et poussaient aveuglément les plus avancés, voulant, s'ils étaient des derniers à l'attaque, être des premiers à la curée.

Alors, il y eut une mêlée confuse, inouïe, dans laquelle chaque balle des winchester, dont les canons brûlaient, tuait son homme.

Plus de vingt bandits furent précipités dans le fossé.

Quelques uns périrent, noyés; d'autres, nageant comme des poissons, plongèrent, échapp